

Jeanne Ribaucour

POEMES

I

POEMES D'ANNIVERSAIRE

L'ETUDIANTE

Damoiselle sans hennin
sans vair
sans satin
ni brodequin

Damoiselle sans haquenée
sans dorure
ni brodure

Damoiselle sans henné
ni peinture

Damoiselle toute droite
mains étroites
regard pers

Damoiselle toute sage
une image

Damoiselle raisonnable
à sa table
de bois clair

Damoiselle de Chimie
Alchimie
de printemps

13 mai 1971
A Françoise Bélières

LUI

Jour
matin
main
éveil

à toi
à moi

dans l'amour
dans le sommeil
garde moi
plus près
que ne l'est
jamais
personne

frère d'âme
frère d'amour
approche-toi
encore

l'eau de la source
qui se boit
dans la main
est bonne

l'eau de source
c'est toi

dans l'amour
endors-toi
éveille moi

viens plus près
que ne l'est jamais
personne

23 juin 71
à Francis

LA VILLAGEOISE D'ETE

Il faut
à une perle
un écrin
de satin
ponceau

Mais à une Marguerite
il faut
un pré de coquelicots
un merle
et un cocorico
une rivière
d'eau claire
un petit nuage
en l'air
et un village sage

Il faut
à une dame
un peu d'âme
et du vin nouveau

Mais à Marguerite
cœur fidèle
une fois l'an
de temps en temps
il faut aussi
le patati
patata
de sa sœur
la petite

20 juillet 71
à Perlette

L'INSPECTRICE AUX CHAMPS

Femme Lion
de constellation
as-tu bu
le lait des étoiles ?

As-tu mis la voile
au ciel
des paradis artificiels ?

Femme Lion
en rébellion

Femme Lion
en ébullition

Femme Lion
en pérégrination

Non, non, répond la femme lion

J'ai bu le vin de la terre
c'est dit-on celui que je préfère
et mes amis le trouvent bon

3 août 1971
à Anne-Marie Blondel

L'ETUDIANT EN MEDECINE

Haut
très haut
les cheveux
dans les yeux
barbe folle
épaules
tu deviens
demain

Fier
tu viens
d'hier

Mais demain
c'est certain
ne vaudra rien
si du haut
de tes épaules
et de tes cheveux
dans les yeux
tu oublies
la musique

Il pourrait
arriver
que tes cheveux
cachent tes yeux
et que les touffes
de barbe étouffent
ta voix

La prestance
installée
remplacerait
la science
si tes cheveux
cachaient tes yeux

Mais merveille
j'oubliais
tes oreilles...

18 août 1971
à Benoît

VERITE

Rencontrée par hasard
un matin de cafard
retrouvée vers le soir
dans le vin d'un pape
vérité
je t'attrape

Tu me tiens
C'est bien

Des années
en somme
chez les hommes
d'un côté
de l'autre
vérité
la nôtre

Frère d'armes
chaque été te quitter
c'est marre
une larme
échappée sur un quai
de gare
et je vois reculer avec toi
la science le destin
l'existence et l'humain
et le train s'en aller chaque été
au loin

Le silence écouté
la distance écourtée
le chagrin emporté par moitié
dans ma main

Vérité du matin
qui se tient c'est certain
dans le vin
d'un pape

17 septembre 1971
à Cricri

LE CYCLOTHYMIQUE

Frère prêcheur joyeux et sombre
tu vis à l'ombre
des papillons du malheur

Tu nous disais qu'il y avait un papillon marron
qui s'obstinait dans la maison

Et puis un gris qui revenait sans arrêt
persécuter les jeunes filles

Et puis un rouge et un violet qui provoquaient
bien des méfaits sur la santé

Le silence du soir fit naître un papillon tout noir
qui nous mit presque au désespoir

Nous avions peur pour ton cœur

Soudain ! En une danse se pose
entre tes mains
un papillon rose !

Matin cristallin, espace vivace sans trace de nuit
Métamorphose !

Tu en disposes comme du gris

Frère prêcheur joyeux et sombre
tu vis à l'ombre
des papillons du bonheur

C'est ta façon de nous montrer ton cœur

Septembre 1971
A Jacques Rainteau

LA SŒUR AÎNÉE

Nous ne pourrons jamais compter
les cœurs brisés
dans son passé

C'était
vous le savez
une beauté
de qualité
sans arrogance
ni suffisance

Elle cousait
et repassait
et cuisinait
et tricotait

C'était
une beauté

Elle faisait
des bouquets
de silence

11 février 1972
à Françoise Sautin

LA DAME EN MAUVE

Cécile
c'est celle
si mauve

C'est celle qui
sans pécule
a un réticule

C'est celle qui
a une fleur
dans le cœur

Un panier
tout percé
pour donner à brassées

Elle nous a tout enseigné
les bouquets séchés
les bijoux dégrafés
et posés partout

Au mirage du soir
à la lueur du bougeoir
dans le noir
quand l'orage a cessé
la beauté est enfin captivée
à jamais

Nous voilà
désormais
belles

Août 1974
A Cécile Béchaux

LE PRINCE MUICKINE

Esprit et grâce
Espace gris
Espace infini

Nu, sur la plage blonde,
je nage à la trace du monde
Est-ce que je vis ?

La machine à turbine
la machine en acier
refusait de tourner
sans âme

Qui est moi ?
Je ne sais

Mathématique je te nique
d'une trique sarcastique

Mappemonde piégée au plastic
je te sonde

As de pique !

Prince Muickine inconsolé
une fois rencontré
et jamais oublié

Espace gris
Esprit et grâce

Espace infini
de la vie

8 août 1975
à Jacques Decorsière

MACHIAVEL

Machiavel
innocent
aux tendresses
blessées
tu as gardé
la clé
du gynécée
de notre enfance

Sultan jaloux
Saint-Bernard fou
Vigie
de rêve
en ta présence
trois
petites filles endormies
se lèvent
et vont encore une fois
jouer aux bois
enchevêtrés
de nos jeunesses

Est-il vrai
que tous les
blancs jupons amidonnés
te confient
leur échappée
de ciel
parce que tu as gardé
cette clé
Machiavel ?

Janvier 76
à mon frère

SŒUR DES AMES

Sœur des âmes
aux cheveux de miel
tu acclames
bien haut le soleil

Le ciel
s'est reflété
dans ton papier
Canson
et ta chanson
se confond
à la musique

Que l'on tonde
un mouton
Toi tu tisses la laine blonde
en réplique
d'arc-en-ciel

D'écho en écho répété
la beauté
il faut que tu lui répondes

6 mars 1976
à Henriette Tommy-Martin

JULES

Sous les bougainvilliers
violets
tu prends
l'accent
occitan
pour que naisse
l'autan
promesse
de chaud printemps

Dormeur irréveillé
ivre
de vivre

Somnambule
aux yeux cachés
enfermé
au béton
des livres
tu attends que cesse
la prison de ta jeunesse

Mais est-ce que tu sais
que le temps n'est qu'un peu de vent,
Jules ?

4 mai 1976
pour les 15 ans de Vincent

A CASTOR

Mai
expirant
tout odorant
de luxe
floral
a projeté
sur l'écran
sidéral
ces enfants
séparés

Eperdus
d'identité
ils ont mal
la moitié
de leur corps
est perdue
dans l'astral

Ils ne savent jamais
qui ils sont

Appelez
Castor
et
c'est
Pollux
qui répond

29 mai 1976
à Bernard Denoncins

LA GRANDE PATIENCE
(AUTO PORTRAIT)

Elle dort Elle vit
Elle rit Elle pleure
Elle est la douceur de l'amant
en odeur de plénitude
et la solitude
est un parfum absent

Elle est cela Elle ne l'est pas
Elle est là Elle n'y est pas

Elle n'a pas de visage
mais Elle a un front nu un front sage
où je pose un doigt léger
Un front habité où j'ose regarder
ses pensées
je les connais toutes

Elle a Elle a Elle a
Elle est là Elle n'est plus là
Il faut il faut qu'Elle soit là
Ah ! la voilà !

Je l'ai confondue nue
à celle-là ou celle-là
mais soudain une inconnue
ouvre les yeux pour moi
et la voici devenue
celle que je ne sais pas

21 juin 1976
à Francis

LE DEMI SIECLE

La première moitié
de cent
c'est
l'été
où l'enfant
que
je
tu
es
fait pousser
des enfants
dans un champ
de blé

Et
la deuxième moitié
de cent
c'est
le miroir
de l'été
où l'espoir
a tracé
le reflet
de
l'enfant
que
je
tu
es
en gaîté
d'éternité

Juin 1976
à Francis

L'HOMME ORCHESTRE

A l'ombre bleue d'un vieux
château dentelé
un homme-orchestre
familier
des
fées
en
un lent mouvement
fait
danser
un pendule
incliné
au bout d'un fil soyeux

Funambule
ambidextre
ensorcelé
d'éther étoilé
il sait
en expliquer
le surprenant
balancement
mais
à la fois
en raconter
l'émoi
en vers

Qui dit mieux ?

11 décembre 1976
à Dominique Jouffroy

POEME POUR ARMEL (10 ans)

Comme dans tes histoires
le soleil m'a parlé
dans une bulle

La bulle flottait
pleine de mots
à la rencontre d'une eau
bleue où nageait un poisson rouge

Elle se promenait comme un nuage
au-dessus de la maison de mon copain

Une maison très chouette avec la télé
et une cheminée
avec de la fumée
aussi bien dessinée qu'une virgule

Et même si c'était midi
les étoiles étaient là aussi

30 mai 1984

DANS LE JARDIN DE MES IDEES PREFEREES

Dans le jardin de mes idées préférées
il y a des allées
venues on ne sait d'où

Il y a un plan d'eau
tranquille
un bateau
pour aller dans une île

Il y a un cerisier fleuri
pour les fruits
un pommier
pour le péché
et pour attraper le ciel
il y a des myosotis

Dans le jardin de mes idées préférées
on trouve des gens
extravagants
éternels
et charmants

Mais aussi un petit homme

Mais aussi un petit Tom

29 avril 1993
(à Tom Mariette, 10 ans)

L'AVANT BOIRE

Bel échanton
voici ta chanson

Comme il est gai
comme il est percutant
ce petit chant
du bouchon quittant la bouteille

On l'attend
impatiemment
et quand il fuse enfin
on s'émerveille

Avec d'amoureuses précautions
se prépare une explosion
qui ouvrira le ciel

Pour que tressaille le soleil

14 avril 1997
à Jacques

LES MARMOTTES

Non
elles ne sont
pas idiotes
les marmottes

Le dit
en fit
des endormies

Mais on sait
comme elles trottent
toute l'année
du haut en bas des Pyrénées
les marmottes

Et sachez
que jamais
leur œil n'est
fermé

Toujours verrez
une étincelle
de prunelle

Non
elles ne sont
pas idiotes
les marmottes

A JOSEE CATALO

Au Bois Vieil comme au Paradis un pouce créateur a surgi.
Ici la vie est chair de femme.

Dans la verte douceur du champ, n'en soyez pas surpris, comme sous l'effet
du vent jaillit un galbe géant ouvert aux éléments. Et par gros temps il pleut
dedans.

Il y a aussi un ventre blanc, auguste monument de toutes nos tendresses. Qui
pourrait être à mon avis un chant d'allégresse. Et puis des têtes, et puis des
fesses. Immenses éléments pour d'immenses caresses. Anatomie du Bel Instant
que la paume a saisi on ne sait comment.

Si j'osais parler de Josée jamais ne l'emprisonnerais c'est juré. Simplement je
dirais que ses mains ouvrent un chemin.

Au Bois Vieil comme au Paradis, un pouce créateur a surgi.
Ici la terre dit qu'elle a une âme.

9 décembre 1998

II

POÈMES TUNISIENS

EZ ZAHRA

Barbares
venus du
nord
vos maisons
sont
au delà
de la mer verte

Nomades
déchus
cousus
d'or
vos berceaux
d'enfance
sont restés
au delà
de la mer verte

Fugitifs
enracinés
qui saura
vos secrets
de transhumance ?

A Ez Zahra
vous voici
natifs
de ce côté
de la mer verte

1 novembre 1975

LE POETE MUET

Œil sélectif
Cœur objectif

Poète

Un petit bruit
et c'est fini

La vie
je la saisis ici
je l'arrête

La vie en noir et blanc
prisonnière
de la lumière

La vie des gens
je peux l'avoir
sans paroles

Et pourquoi pas
en couleurs
la vie des gens ?
comme un cœur
qui bat
sur la pierre
la chaleur
la torpeur
les odeurs
la fraîcheur

Parabole

C'est avec un bruit sec
et petit
que j'écris la vie

Sans les mots
ces idiots

Juillet 1975 (à Jacques Perez)

NAÏMA

Fleur de lumière
tu as secoué
les poussières
du passé
mais
ton amour
pour
la lignée
de tes aînées
te met aux pieds
de lourds bracelets ciselés
qui ne t'empêchent pas de danser
et
pour aller
à la conquête
de la vie
tu as osé
poser
sur ta tête
un couffin plein de paradis
avec un peu d'enfer aussi
Trésors ensoleillés
de légumes bariolés
joyeux piments amoncelés
sur les oranges d'or de la beauté
sans oublier
le pain rond de l'habitude
et le petit bouquet
du persil de solitude
Sur la table
tu as servi
ce banquet de vie délectable
arrosé d'un grain de folie
raisonnable

23 janvier 1976

LE LIT BLEU

C'est
un lit de plein été
constellé
de
feuillages bleus

Le ciel
y pose son reflet
à travers
l'entrelacs sonore
des rameaux
verts
chargés
d'oiseaux
et
la ligne pure
des toits blancs
et des palmiers
se dore
lentement

C'est
l'aurore

Le soleil
sur
nos yeux fermés
vient chuchoter
l'éveil

16 juin 1976

AICHA

Son pas
ne s'entend pas
ses pieds nus
sont usés

C'est
une tour voilée
de blanc

Elle a posé
son linceul de rue
et s'est cassée
pour laver
le sol
où pousse
le pain
dur
au bain
de mousse
des mains

L'école
de la vaisselle
a gardé
l'écriture
cloîtrée
en dessins
sacrés

Son pas
ne s'entend pas

On sait qu'elle est là
au chant de dignité
de ses trois bracelets
et dans ses yeux levés pour un sourire
on peut apprendre à lire

20 février 1976

SIDI BOUM LE PRINCE DES JARDINIERS

C'est
un grand seigneur
sophistiqué

C'est
un prince efflanqué
vêtu d'oripeaux
royaux

A l'ombre de son chapeau
effrangé
sa peau
est
un cuir d'or

Sur son oreille
dort
une fleur
géranium
ou jasmin
un peu fanée
de soleil
et
de lents
mouvements

C'est
le groom
des jardins
et des hommes

Sidi Boum

21 juin 1976

III

*POEMES SUR LA QUESTION DE
L'AME*

LES VOIES PARALLELES

L'âme
nul ne sait
ce que c'est
des quidams
sans âme
il y en a
autant
que de mecs
avec

Et pourtant
c'est étrange
jamais
on ne voit
de mélanges

D'un côté
des objets
pêle-mêle
et des gens
excités
à toucher
ces objets
sans jamais
parler

Puis ici
l'entrevue
parallèle
des amis
inconnus
reconnus
à la flamme
des yeux

Tous assis
près du feu
en rond
mains et pieds
nus

Ils ne font
que parler
ou chanter
ou rêver
d'âme...

L'AME DE LA THEIERE

Importune
une
femme étroite
toute droite
assise sur
un siège dur
débite
un chapelet
estampillé
de vérités

A l'autre place
en face
une
ronde lune
toute grasse
assise sur
un siège dur
jacasse

Au milieu du guéridon
rond
une théière
d'étain cabossé
toute grise de luisance
toute polie de silence
fière
usagée
se tait

25 août 1975
(Sévrier)

L'AME TRISTE

Marais
putride
Béton
aride
Corps
fermé

Sommeil
étron
acide
tronqué

Aurore
vide
de soleil

Fer
de misère
à un pied
bot

Echeveau
d'enfer
serre
d'oiseau

Cercle de
feu
que je ne
peux
briser

C'est
Trop

10 novembre 1975

L'ÂME GAIE

Espace
d'un sein
secret

Prison
de gaîté

Air pur
dans un ballon dur

Verre
plein
de vin

Ma main
contient
un levain
de grâce

Et le pain
je l'embrasse

L'AME DU TECHNOCRATE

Automate
bien réglé
les ressorts
huilés
Technocrate
au visage
composé
d'images
stratifiées
tu es
un beau
portrait
robot

Avec une éponge gonflée
de patience
je veux laver
ton visage
laver encore
m'obstiner
pour trouver
ton trésor
caché

Saucisson aillé
et jambon arrosé
de pinard millésimé !
Ce qui est bon
c'est bouffer !

Poésie !
je t'en prie !
Apparais !

Et je plonge
mon éponge
dans des songes
oubliés
pour trouver
à demi effacé
un bébé dieu de cire rose

Il repose
inviolé

(8 octobre 1975)

L'AME DU SALON DE COIFFURE

Ostensoir
blond
de longs
cheveux
sculptés
au démêloir
mouillé

Femme
sans âme
objet
de danse
sacrée

Reflète
de miroir
en miroir
répété

Femme
statue
dépourvue
de chair

Femme sans nerfs
livrée
aux transes
de la beauté

L'ange
inspiré
aux reins
creusés
tient
ses mains
levées

Tranquille
cliquetis
de ciseaux

Petit
vol d'oiseau
immobile

2 décembre 1975

IV

A CEUX QUI SONT PARTIS

A GEORGES ARTEMOFF

Silhouette
enfumée de cigarette
dos éloquent
claudicant
parole
jetée sur l'épaule
jargon drôle

Et l'Ukraine
se déchaîne
en plaine du Lauragais

Silence fait de sculpture

On attend

Femmes aux chevelures
jumelées en ciselures
imbriquées

Chevaux aux tracés purs
sur fond d'émaux

Aux murs éclate en silence
sa présence

Grand seigneur
de nos oreilles
de nos yeux

Grand veilleur
qui sommeille
si peu

Tunis le 10 octobre 1975

LE CHANT DU GEAI

Enfance
d'avant-hier
lente pavane oubliée

Baiser
d'innocence
sur la bouche
de dieu

Mort
de demain
effort
monstrueux

Mirage
d'adieu

Le corps
achevé
enfin
se couche
au seuil humide de la terre

Il va se fondre
je l'espère
au chant du geai
le matin
dans les arbres

Au chant du geai
au chant du geai

1978
à Pierre

LE ROYAUME DES OMBRES

Verticales
Elles sont là
Incolore forêt où le silence pousse comme un fruit

Je les connais
Chacune porte un nom

Comme fœtus en utérus au cœur de la substance verte
Je suis ici
Mais les ombres me touchent
Elles me parlent

Aucune uniformité n'abîme leurs secrets
où m'est simplement raconté l'envers de la durée

A minuit, l'enfant qui ne dort pas, pousse un cri
Il a peur de ces ombres

Mais moi je leur donne un visage

Elles se tiennent serrées l'une contre l'autre
et leurs mains n'ont pas le contour de l'oubli

Certaines disent que la nuit grandit
au fur et à mesure que passe le temps
d'autres disent le contraire

D'autres encore se taisent
et auréolent ma mémoire de lumière

Verticales
Elles sont là

29 septembre 1983
à André Mante

LE SOMMEIL

Etait-ce le soir ?
Etait-ce le matin ?

Quelqu'un a voilé la fenêtre
Quelqu'un a voilé le miroir
et quelqu'un a fait taire le temps

Le lourd balancier de cuivre devenu immobile
a perdu ses éclats de soleil

Tout s'est figé soudain en étrange sommeil

Plus un bruit dans cette pénombre austère
qui vénère
un lit

Sur l'oreiller blanc repose une statue inconnue
enveloppée d'un suaire
Seul le visage est nu
irradiant un mystère absolu

On le croit sculpté dans la pierre
mais on sait bien qu'il n'en est rien

LA FRONTIERE

Vent froid du pays d'à côté
souffle sans bruit
frôle frôle
aux épaules
vient fâner cette corolle
serrée en main par habitude
qu'il faut jeter

Vent froid du pays d'à côté
souffle sans bruit
oblige oblige
à regarder
ce sentier dans l'herbe noire
jalonné par la multitude
des minuscules lampes
où frissonne encor la mémoire

Vent froid du pays d'à côté
souffle sans bruit
emporte emporte
les couleurs
enlève tout
chasse bien loin la lumière

Vent froid du pays d'à côté
souffle sans bruit

A la frontière
un escalier sans garde-fou
plonge en obscurité
vers l'hôtel du sommeil

26 juillet 1988

ACCOMPAGNEMENT A LA TIERCE

La vie je crois est un oiseau
ou tout au moins elle lui ressemble
à s'y méprendre

Le temps qu'il faut
pour apprivoiser un oiseau...

Enfin enfin il se posait
sur mon doigt
je l'entendais
c'était un chant très pur de plein été

Il labourait
ma terre à moi
blessait l'écho
des mots que j'inventais

Ensemble
lui et moi avons lentement trouvé
accord
et vraisemblance

La mort je crois est un oiseau
ou tout au moins elle lui ressemble
à s'y méprendre

J'ai bien encor
une main au doigt nu

Mais la patience ?

V

Promenades réelles ou irréelles

VENISE

Mains aux poches
et sacoche
sur le dos
tu attends
le vaporetto

Contre un ticket
tu as laissé
ton auto
au parking
et Venise
que les gens
assidûment
courtisent
t'attend

Mains aux poches
et sacoche
sur le dos
avec les gens
tu prends
le vaporetto

Vapeur
et eau
fraîcheur
petite vapeur
sur l'eau

Eprise
de gens
toute grise
Venise
attend

Toute blanche
de pigeons
ceinturée

de canaux et de ponts
enfiévrée
de gondoles et de
chants
mouchetée
de gens

Contre un ticket
tu as laissé
ton âme
au parking
ton âme
comme un enfant
sage
à qui l'on promet des
images
une pomme
un sifflet

Mains aux poches
et sacoche
sur le dos
avec les gens
tu descends
du vaporetto

Paroles
de l'eau
frémissements et
bruissements
souvenirs rutilants
Epaules
ventres et dos
des gens

Mains aux poches
et sacoche
sur le dos

tu reprends
le Vaporetto

Au parking dans ton
auto
ton âme attend
patiemment

Elle s'est mise
aussitôt
à compter
les images
et la pomme
et le sifflet

Bien assise
toute sage
dans l'auto
elle saisit Venise
à brassées

Tu as cherché
l'autostrade
fléchée
tu rétrogrades
tu fais halte
sur l'asphalte
pour foncer

Alors
ton âme
soudain s'exclame
ses trésors
bien en main

Loin des gens
elle se met
à chanter
Venise

(août 1975)

PAYSAGE DOURGNOL

Le grand tourment du vent est fini. La lente maturation d'un temps très clair fait la colline bleue comme une ardoise. Je la regarde et j'écris comme on fait un croquis.

Je veux pouvoir la retrouver quand ça me chantera dans cet éclat qui la sublime. Elle est aussi paisible qu'une femme après l'amour.

Le soleil n'est pas encore assez haut pour donner à la colline toutes les couleurs qu'elle tient en réserve. Il s'insinue partout, au cœur des plantes, au cœur des arbres comme un éveil transparent.

La colline est une ardoise mouchetée cependant d'irrégulières et brumeuses forêts. Mais en gros plan il y a toutes les feuilles vertes, les feuilles foncées, presque bleues, les feuilles claires et neuves, presque jaunes, et tous ces feuillages ont une lumière à l'intérieur. Alentour, ici et là, certaines branches nues dressent en filigrane une trame sans pesanteur.

Et puis l'élan vocal des oiseaux. Chargé d'enthousiasme il se mélange aux sons ténus et assourdis de la campagne. Il transforme à lui seul le paysage. Il en fait un gâteau appétissant à peine entamé.

Tous nous y avons droit.
Nos sens nous l'offrent.

Dourgne
jeudi 12 avril 1979

LA PROMENADE

Exactement éclairée de solaire majesté la petite faneuse fane sur une terre d'or.
Scintillante, éparpillée, la paille cisaille ses tendres mollets.
Chaume trésor aux pieds blessés.

Comme il est léger le poids évaporé du corps, comparé à la grande soif de
l'été !

A la lisière du pré la fraîcheur des arbres tient en réserve un miroir liquide.
Il faut y aller, il faut y aller, propose un chemin bien tracé.

Mais encore grappillent les mains égratignées.

Le blé mort engrangé sur les austères étagères chante en secret les mystères de
l'écriture.

Il faut y aller, il faut y aller ordonne le chemin devenu sombre et violet, la nuit
va bientôt tomber.

Alors dans le miroir gris s'inscrit à demi effacé un visage ridé.

Celui d'une flâneuse fanée.

30 novembre 1984

LA TOUR DE LA LANTERNE

Cent soixante cinq marches en spirale de pierre
étroite ascension
œil au mur

Là-haut, une illusion de ciel,
une lumière
dont on désespère

L'imposante femelle de granit,
Dame prison en gestation,
gémit

Épais et tendres comme chair de femme
ses murs gardent balafres d'enfants,
fine entame
dans l'ocre douceur du flanc

Quatre noms

Graffiti isolés
de transparence

Défense de toucher,
œil au mur

La Rochelle
octobre 1987

QUE DEVIENNENT NOS REVES ?

Et puis l'obscur rectangle a blanchi
et la nuit et le jour en ont enfin fini
avec les états d'âme de la lumière

A la limite de la terre, là où commence le ciel
s'est figé le bleu liseré du réel

Alors ce vol très lent
bras étendus au-dessus d'un désert vert
parfaitement insonore
n'est plus qu'un récit imprécis
à l'imparfait

Que deviennent nos rêves ?

Et ces molles semelles scellées
à l'impossible mouvance s'en sont allées
sans plus laisser
traces ni transes

Que deviennent nos rêves ?

Quelques osselets blancs sur un calcaire imaginaire ?

Avoir enfin adoré et regardé sans ciller
la pure et parfaite beauté
est-ce que cela vraiment s'efface ?

Un soleil inventé
très ressemblant mais plus beau encore
s'y reflétait
à l'imparfait

30 janvier 1983

CONTE BREF

Une bergère capitonnée
dure cinq fois plus de temps
que le roi assis dedans

26 juillet 1988

VI

...ERGO SUM

JE SUIS COMME UNE MOUCHE DANS UN CUBE DE CARTON

Il est piégé le rêve de la mouche
dans le cube de carton encollé par l'écolier

Il incube

La mouche enfermée touche ici et là partout où elle va
les cloisons de papier

Ses pattes filiformées engluées de fumée
font un tracé aux cent détours

Arabesque et fresque

L'encre décolorée n'est que sang
Liquide pulsé venu du ventre

Cube parfait où vient cogner la mouche

Lettrée elle doit courir
sans jamais se reposer et
tracer le penser du rêve
jusqu'au mourir
Réinventer et réinventer ce penser
Gratter et gratter le papier
en farandoles de mots purs
aux prisons de carton

Le silence est presque entier

12 juin 1978

LES MOTS

J'aime les mots
comme on aime quelqu'un

Trop

Ils sont
mon paysage écrit

Aucun
ne quitte le seuil
de la palette
du ciseleur
que je suis
sans écorcher
ma peau

Hallucinant
écho
couleur
odeur
bouquet
d'artifice

Je cueille
leur terrifiant
secret
dans
mon sac à malices

21 septembre 1978

LES SANDALES DE L'ESPRIT

Lunettes
chaussées pour déchiffrer
le poète

Sandales de l'esprit

Pas de trace de pas
au feutre de poussière désir
mais une image très lente
comme un prisme éclaté

Une maison hantée

Un bagage sans consigne

Un langage chuchoté hors du sentier
rectiligne
de la raison

Une sèche lecture dure
désamorcée
devenue
aventure pure
et baiser
aux lèvres nues
du poète

Septembre 1979

LA COMPLAINTE DE NARCISSE

Au traquenard de chaque personnelle frontière
là où bien entendu se défait la lumière
pour atteindre au vertige noir
gît un joyau
un enfant noyau
qui ne germe pas

Il est enfoui
sous le sceau de pesantes paupières
et perçoit
les mille et une contrefaçons
de l'espoir

Il se laisse bercer
par les affolantes chansons
de la joie
mais il est authentiquement sourd

Il est là
agrippé au luminescent balancier
de la très imposante horloge de l'émoi
il vole mais
sachez-le il reste attaché
au creux retour que l'ombre forge

Il est sans voix
pourtant entendez il résonne
un vrai tambour
et c'est
une répétition monotone
moi
moi
moi

13 mars 1980

LE REGARD

Deux yeux cloués sur l'horizon

dans sa prison
meurt un penser

un seul reflet
pour mille émois

un seul reflet
au miroir
blanc et noir
du cinéma sans mots

un seul reflet
pour mille turbulences
focalisées
en un faisceau
de silence

oui mais
hasard
et grâce
pour ce regard
enfin capté

l'aimant
fait lentement bouger
la lourde porte de métal

LA FOSSE QUI NOUS EST COMMUNE

Ecoute
ô Daniel

La vibrante roche a fini de rouler

Enfin scellée
elle se tait

Et dans l'obscurité
on les voit

Puants
Immobiles

Rempart d'ombres agglutinées contre la paroi

Masse indistincte où scintille
la phosphorescente cruauté
du guêt

Comme un I blanc sur une page noire
Toi Seul es lisible

Méhé
Tequel
Parsin

Fragile immobilité
du sage

16 juillet 1991
(à Daniel Strano)

LES AILES

Elles n'ont jamais été déployées
ces ailes

Elles n'ont jamais été employées

Elles étaient là dans notre dos
comme un fardeau
immatériel

Un petit morceau
du ciel

Nous en avions tous
mais nous ne le savions pas

Elles étaient là sur l'enfantine peau
au dessus de l'échine douce
comme une promesse
qui pousse

Largement écartées

Agencées
pour le vol

Qu'en avons nous fait ?

TAGGAR

Drapé dans un manteau sombre
Taggar obéit à mon cri

Il apparaît

C'est un ange issu du tissu de l'ombre
un ange gai

C'est
un verger noir où mûrissent
Les étoiles du plaisir
mais où jamais ne s'accomplissent
tout à fait
les délices
dont on ne cesse de rêver

C'est
une abyssale obscurité
où la beauté
s'électrise

Une attente pantelante
où le néant
s'irise

L'enfer bascule du côté du ciel

Le ciel oscille

Et voici que rutille
enfin
le soleil

14 avril 1995

L'ANGE DE PIERRE

Ami ou ennemi
il a jailli du granit

Il est là pour l'éternité

Blotti sous l'empennage sacré
il me regarde

Son visage a des reflets de sépulture
pierre et lumière
et le silence
a trouvé dans son front
une prison
à sa mesure

Son œil invente un vide ambigu
où prolifèrent
les secrets entrevus
par l'humanité toute entière

Mais la pierre
chacun le sait
est chose froide

Elle se tait

Et ce frère tant attendu
tout compte fait
m'exaspère

20 juillet 1995

HISTOIRE D'AMOUR

C'était en mai
nous allions vers le cerisier
et soudain
il a mis sa main dans ma main

Oh ! écoute
tristes ou gaies
les histoires d'amour se ressemblent toutes

Ce sont des naufrages
avec ou sans orages

Le cœur est immergé

VII

Ainsi va la vie

PURGATOIRE

Clic ! clac ! Tout est fini
 Clef dans la serrure et couteau dans la tête
 Une prison vient de naître

Mais la fenêtre est entrouverte
 sur le jardin sur le soleil et sur la haine

Ici voici l'enfant assis
 au pied de la montagne de granit
 Entre ses doigts gît un outil pointu
 qu'il voudrait bien avoir perdu
 mais on l'a placé dans sa main
 pour creuser un chemin
 dans le savoir précis du vendredi après midi

Pleurons ! se dit l'enfant en reniflant l'œil sec
 et la montagne ricane
 Où est donc mon crayon ?
 Présent ! répond le crayon
 toujours au même endroit entre ses doigts
 Voyons ! voyons ! soupire alors l'enfant très énervé
 Sept multiplications cinq divisions trois conjugaisons
 et puis bien entendu les mots de la dictée
 Reprenons ! s'écrie-t-il en haussant le ton
 Dix divisions vingt multiplications cent conjugaisons
 C'est trop !
 On entend un petit sanglot

De l'autre côté de la montagne se dresse un mur
 lisse et blanc où l'on pourrait si l'on voulait
 écrire un million d'opérations avec virgules et retenues
 Dessiner une constellation de mots

Le temps bascule et s'irise en désert vert
 Et lentement lentement le crayon frémit
 il pointe en direction du plafond
 sa petite mine de plomb
 une mine légère
 comme une plume

Et sans savoir comment la plume
 esquisse du côté du ciel
 un invisible tracé
 de mots sans retenues, de conjugaisons sans virgules,
 d'opérations sans calcul et de dictée sans mots

Maintenant une floraison de papillons minuscules

flotte gaiement dans la prison

Triomphe du savoir irréel

Tout s'apaise mais
la fenêtre est toujours entrouverte
sur le jardin
sur le crépuscule
et sur la haine

20 juin 1993

LA FILLE DU PEINTRE

Ne pleure pas Maroussia

Dans ce morne univers que la mort ensommeille
avance sans te soucier de rien

Vois ce miroir mouvant ouvert à la lumière
où une vie cachée associe son mystère
à la limpidité du ciel
entends ce murmure d'eau
né de l'étang
blanc

N'oublie pas l'œil du chien

Contemple ce reflet crépusculaire
où l'aube est en train de naître
peut-être
Ecoute une mémoire qui se tait
ou qui fait semblant de se taire

L'œil du chien est une caresse

Avance sans te soucier de rien
Bois en grand recueillement les couleurs
Il y en a tant, bois les toutes
Ici l'été suit l'hiver et l'automne en flammes
irradie soudain de tristesse
le printemps vert

Ecoute une mémoire qui se tait
ou qui fait semblant de se taire
Claires ou sombres
ces couleurs
sont le fruit passionné des mains de l'ombre

Elles vénèrent en secret
l'éphémère immortalité
de la beauté

Elles sont là pour être contemplées
à jamais

Ne pleure pas, Maroussia,
avance sans te soucier de rien
l'œil du chien est une promesse

15 octobre 1998

A RONSARD

Aujourd'hui
pauvrette en châle gris j'avance à pas petits
sur un ancien chemin oublié de la vie

Pauvrette en châle gris je ne peux que rêver
au temps mortel si beau qui me fut décompté

Las ! ne vois plus briller l'innocence solaire
les lampes ont capté l'essentielle lumière
et la raison
est en prison
dans les écrans
blancs

Le rêve s'est enfui

Un impérieux présent
l'a réduit
en misère

Pauvrette en châle gris j'avance à pas petits
sur un chemin ancien oublié de la vie

15 février 1999

LA BATTERIE DE LA MORT

Ni diane ni chamade mais un ronron ininterrompu
pour rythmer ce lent ce très lent processus

Frères poulets oserons-nous vous chanter ?

Armée de morts dont la chair translucide
nous est parente c'est certain
Armée de morts sous ce toit de parpaing
vous avancez vers le destin

Frères poulets oserons-nous vous chanter ?

Jamais jamais n'avez existé
tombés dès l'œuf dans un petit panier
placé sous le cul de la ponte emplumée
Jamais n'avez percé de secrets
en tiédeur protectrice

Frères poulets oserons-nous vous chanter ?

Jamais jamais n'avez picoré
de saveurs bienfaitrices
Jamais battu de l'aile sous l'œil émerveillé
d'un vivant enfant venu renifler
votre petite odeur acide

Frères poulets oserons-nous vous chanter ?

Armée de morts décapités
déplumés
embrochés
en fin de chemin serez tous broyés
par des humains décervelés

Frères poulets oserons-nous vous chanter ?

LE POIDS DU POETE

Dans ces lieux encombrés où s'envolent les gens
qui ont assez d'argent
pour rebondir assidûment
d'un bout à l'autre de la terre
il est un passager qui se reconnaît
à quelque familiarité imprécise
Un mec privilégié
qui ne paie jamais
le poids de ses grosses valises

C'est un professionnel
du ciel
Où l'a-t-on déjà rencontré ?
Nul ne le sait
Mais il y a de la littérature
sur ses chaussures
et de la culture
dans son porte-monnaie
sans oublier la fatuité
dans le gaz de son petit briquet
qu'il aime éteindre et allumer
pour provoquer tous ces gens
qui ont assez d'argent
pour rebondir assidûment

Il est toujours assis près du hublot
dans le céleste vaisseau
où la boîte noire
n'est jamais noire
Tandis que dans la molle douceur des nuages
erre en liberté
un pauvre hère sans bagages
Un poète éparpillé
dans le paysage

1 décembre 1999

LES ENFANTS DU SILENCE

Ainsi vont les enfants du silence
main dans la main
ce que l'un ce que l'autre pense
jamais n'en disent rien

C'est une affaire de devins

Ils n'ont pas de secrets

Une immense douceur tient en effervescence
ce palabre muet

Ainsi vont les enfants du silence
main dans la main

A Francis
(Noël 1999)

LA COMPLAINTE DE VOUS A MOI

L'une est à vous l'autre est à moi
Ne nous disputons pas
L'une est à vous l'autre est à moi
Qu'en sera-t-il dans l'au-delà ?

La mienne, brumeuse, imparfaite
a la douceur d'une rose entrouverte
elle raconte n'importe quoi
Elle est sœur de l'hirondelle
et cousine du petit pois
Tous les pouvoirs de l'oubli sont en elle
Elle s'en ira par la fenêtre
je crois

Tandis que
la vôtre, rigoureuse, électronique,
pragmatique
faisant fi de l'énigmatique
a pris forme géométrique
Toute en raideur industrielle
elle se renouvelle
et l'avant dernier modèle
tombe à la poubelle

La mienne, prétendue éternelle
finira de mort naturelle
et puis voilà

La vôtre, présumée virtuelle
résolument artificielle
ne pourra pas.

22 juin 2001

DAME NOIRE DE MES PENSEES

Dame noire de mes pensées
je ne t'avais jamais rencontrée
Voilà, c'est fait

Marche après marche
je grimpe en écoutant mon cœur
et soudain je te vois
Tu m'offres ton sourire lettré
tes yeux absents tes pommettes creuses
ton rictus noir et le blanc de tes dents
qui rend la mort joyeuse

Toi et moi nous avons dormi
oubliant la vie
tandis que du bout des doigts j'effleurais
toutes les lettres de l'alphabet
de ton musical clavier
Attendant qu'un grand vent
m'entraîne enfin violemment
à faire ta conquête
et que cliquette et que cliquette
tout ce qui emplissait ma tête
ponctué avec régularité
par le chant de ta petite sonnette

Dame noire du temps passé
je te garde dans mes pensées
encore quelques années

Dame noire des écrits trépassés
il ne faut plus nous quitter...

19 septembre 2001

L'AMIE GRISE

Amie grise que je n'ai jamais comprise
souviens-toi de cet instant sacré
c'était en mai par une nuit d'orage
j'ai crié et tu m'as enlacée
soi-disant pour l'éternité

On ne s'est plus quittées
sinon le temps d'un rêve blanc
Il s'efface et tu reprends ta place
Où ? dedans ? dehors ? dans un monde inventé ?

Ensemble nous avons erré dans un étrange espace
où le hasard invente un firmament
Tu te taisais ou tu chantaï pour me plaire
et moi je t'écoutais ensorcelée de voix et de silence
tandis que sous mes paupières
se déroulaient de beaux panoramas vivants
peuplés de gens dont j'ai perdu la trace

Je m'envolais tu me suivais
tu te cachais
je te retrouvais dans l'œil de la joie
mais jamais au grand jamais
dans l'austère mystère de la règle de trois

Je comptais toujours sur toi

Ainsi, aveugle et vêtue de transparence
tu es nichée au plus secret
de ma conscience

Je t'entends
et me laisse bercer
de présages

Amie grise que je n'ai jamais comprise
allons-nous nous quitter ?

3 octobre 2001

NAISSANCE

Douce chair de tes pensées
sur ma peau comme un baume sacré

Tu es
à mes côtés

Toute enveloppée de clarté
je vis

Et l'Enfant Nouveau Né
Te sera une nouvelle fois donné

C'est moi

A Francis
(8 octobre 2001)

LA PAROLE

Souvent bien souvent la parole
est un poids muet
animal muselé prisonnier de secrets
dépôts sacrés dont il faut se méfier

Elle hante alors ces étangs blêmes
où la tristesse de l'été
assassine un poème

Souvent trop souvent la parole
est prostituée
pour que ça sonne pour que ça résonne
on la prend on la coupe on la donne

Elle est objet de société
et la voici consommée
en lèse-majesté

Mais parfois on oublie la parole
on la laisse échapper
elle fuse elle est un peu folle
elle s'en va de tous côtés

J'ai grand espoir en la parole
vous l'avez deviné

Quand par bonheur elle tient son rôle
nous met en éveil
ouvre enfin porte à la réplique
de liberté à liberté

La voix alors devient musique
contrepoint et soleil

HOMME FRERE

Homme frère mon bel ami
entre, je t'en prie

Homme frère tout en esprit
quand tu entrouvres un jeudi
un vendredi ou un lundi
c'est la fête
la rigolade est prête
je ne suis pas muette

Homme frère mon bel ami
jamais sur toi ne régnera
celle avec qui tu parleras
crois-moi
et l'œil dans tout ça
jamais ne refusera
de capter quelque divagation secrète
effaçant la tempête
d'un mot en sursis

Homme frère mon bel ami
voici encore un festin
dont l'avenir est incertain
mais qui trace le chemin
de la vie
car tu es assis je te le dis
dans le fauteuil de ton cousin
germain

Homme frère né dans un pays
où tout est subtil et sans prix
ici ni reine ni roi ne verras
car au-delà de ce fatras
gît le paradis de l'esprit

EN GREVE DE MES REVES

Bien souvent fermant les yeux
m'en vais promener
en grève de mes rêves

Une grève blonde
en terre profonde
un endroit secret

En toute absence de lumière
j'y vois mille traces de pas bien aimés
qui ne s'effaceront jamais

Empreintes muettes
qui chantent à tue-tête
et rien n'en dirai

Un vent pur et imaginaire
donne vie à cette poussière
que mon pied vient épouser

Bien souvent fermant les yeux
m'en vais promener
en grève de mes rêves

Une grève blonde
en terre profonde
un endroit secret

ET MA JOUE FLETRIE SE RECONCILIE AVEC LE BONHEUR

Crépuscule et mélancolie
tout est devenu gris
mais soudain oh ! merveille
dans mes mains en corbeille
voici un petit nid
de vie

Rose bleu blanc ciel
ourlées de tendresse
quelques fleurs peut-être ?
et ma joue flétrie
sur tant de douceur
se réconcilie
avec le bonheur

Lisse odorant vermeil
pétri de caresses
quelque fruit peut-être ?
et ma joue flétrie
sur tant de saveur
se réconcilie
avec le bonheur

Bouche front oreille
que joie émerveille
œil d'enfant peut-être ?
et ma joue flétrie
sur tant de candeur
se réconcilie
avec le bonheur

Ainsi vient la nuit

LE SECRET DE LA MER

Sec et sableux, hérissé d'épines
mais avec un bel envers
tout en rose féminité
où bruit la présence marine
j'ai rêvé d'un coquillage
trouvé sur la plage

Ma main l'épousait
il épousait mon oreille
et l'horrible univers se transformait
sous l'effet de ce murmure secret
qui jamais ne s'interrompait

Petit chuchotement apaisant
conteur de merveilles
évoquant la couleur du temps
et qui sait ? le vol des abeilles
englobant foudroyant le chant humain
afin qu'il n'en reste rien

A l'écoute de ce flux sacré
j'étais bien
immergée enfin
dans un lieu de paix
où l'âme échappe à la science
laissant couler couler couler
le flot pur de la conscience

Entre rêve et sommeil
conque de mer me berçait
me consolait
et c'est toi qui me parlais...

EDEN VERT

Eden vert, Eden vert.

Le jour va se lever et dans la nuit piquetée d'artifices, au cœur
d'un ronron incessant, à mille lieues du ciel, voici encor un
nouveau né
Peut-être le dernier.

Eden vert, rêve éphémère.
Eden vert, nostalgie nourricière.

Bouche ouverte, œil aux aguets, gobant déjà la vie à plein
nez, il s'apprête à lancer un vibrant hallali au soleil.

Eden vert, Eden vert.

Bel enfant, te voici emprisonné de blancheur puéricultrice. Bel
enfant né d'un œuf artificiel connais-tu seulement le goût du
vent ?

Longtemps, trop longtemps, avant toi avons tous dormi à
l'ombre d'un arbre interdit...

Ne te fie pas au bel azur hypocritement pur.

31 janvier 2002

LANTERNES DANS UN GRENIER

Comme lanternes magiques en petit grenier
elles n'ont jamais existé
Images folles
muettes farandoles

Elles ne cessent de proliférer
pour effacer le temps qu'il fait

Fruits d'un imaginaire éthéré
elles ont dansé en jupons brodés
ont couru bras tendus, vêtues ou dévêtues
sommolente irréalité
petit cinéma muet

Avec ma vie sur l'épaule
et mes rêves sur le papier
je croyais exister mais
il se peut qu'en farandole
j'aie dansé en jupons brodés
couru bras tendus vêtue ou dévêtue
pour bercer quelque ami étranger
comme lanterne magique en petit grenier

Etrange fraternité c'est certain

Ce dont on ne parle jamais va le long d'un chemin
où l'ardente immortalité tend la main

1 mars 2002

HIVER MONOTONE

D'une sèche branche
a fait une canne
et la tête blanche
hoche mythomane

Hiver monotone
gomme l'avenir
et le bel automne
n'est que souvenir

Un sentier austère
marqué d'arbres nus
seul itinéraire
vers lieu inconnu

Dans ce pur silence
pas un seul oiseau
mais une prescience
révèle un ruisseau

D'une sèche branche
a fait une canne
et la tête blanche
hoche mélomane

JADIS LE TEMPS

Jadis le temps prenait son temps
c'était épatant

Jadis le temps s'en allait lentement
au rythme solennel des nuages
Il avait l'odeur du printemps
juste après l'orage

Mais le temps va s'arrêter
je le sais

Jadis le temps gommait les peurs d'enfants
nées de récits anthropophages
Il prophétisait la magie de l'instant
où pour chacun s'ouvre enfin la cage

Mais le temps va s'arrêter
je le sais

Jadis le temps à la façon du vent
nous caressait sans dommage
Il exaltait tous les petits romans
dont nous fabriquions les images

Mais le temps va s'arrêter
je le sais

Aujourd'hui le temps s'en va galopant
sur la grève des rêves

Jadis n'est qu'un mot chevrotant

Mais le temps va s'arrêter
je le sais

MUSIQUE

Et l'austère silence d'un temps amenuisé annonce du sommeil
l'insignifiante paix.
Il vaut mieux le briser.

Jaillissent alors ces chants majestueux conservés en dépôt sacré.
Solennels messages, chœurs en apothéose résonnent dans la pierre enclose.

Toujours plus grand le cœur explose.
Selon l'humeur on peut écouter ou se laisser bercer.

Temple est ce lieu de l'irréalité, le temps de savourer un auguste bonheur.
Et puis tout est fini, à demi oublié.
Sinon un sentiment de signifiante paix.

Mais... l'austère silence du temps amenuisé à peine retrouvé est aussitôt
brisé !
Peut-être à la fenêtre ?
Comme un écho ardent à l'antique splendeur des enfants rient, des enfants
crient. Et soudain en vive allégresse voici une harmonie jamais
préméditée.

Les voix de la vie.

13 mars 2002

HISTOIRE VRAIE

Il vint un temps de famine d'une telle ampleur qu'il fallut se résoudre à manger des poèmes. On découvrit alors ceci : certains étaient plus savoureux, d'autres étaient plus nourrissants. On n'en finissait plus d'épiloguer sur l'infinie variété diététique de la poésie. On se mit à croquer des sonnets, on lampa des élégies.

Certains poèmes avaient la molle douceur d'un mille-feuilles, mais une fois engloutis l'estomac pleurait toujours. D'autres poèmes offraient un aspect plutôt rebutant mais après avoir été laborieusement mastiqués ils descendaient enfin en vous, répandant un apaisement total. On en lécha de fort plaisants qui par temps de canicule avaient les tendres couleurs d'un sorbet aux fruits. Désaltération immédiate ! Mais la faim était toujours là...

Les temps étaient durs. On s'organisa. Les plus dégourdis composèrent des menus. Poèmes hors-d'oeuvres dont la craquante crudité excitait la salive. Et puis des poèmes de résistance dont le succès ne cessa de grandir. Certains saignaient, copieusement poivrés. Presque tous avaient un rythme alexandrin. La gourmandise suggérait ensuite un petit lai d'amour saupoudré de sucre glace, histoire de garder douceur en bouche.

Epoque bénie ! Oh ! enfin les poètes n'étaient plus des accessoires futiles de civilisation. Ils devenaient matière première. Ils étaient nécessaires à la survie de l'espèce. Un Grand Argentier flaira un coup, et puis un autre coup, et puis encore un autre coup. L'industrialisation menaçait les poètes qui en toute innocence étaient devenus cuisiniers. On s'arrachait leurs recettes, certaines étant astucieusement réservées aux plus offrants.

Les poètes étaient sur le point d'être cotés en Bourse. Des Ateliers se créèrent pour mille et mille apprentis cuisiniers car le créneau était porteur. Goûtez-moi ci, goûtez-moi ça ! Et les papilles saturées n'en pouvaient mais...

Hélas, trois fois hélas, déjà un krach sournoisement se préparait. Un jour quelqu'un mordit dans un pain complet, un pain tout chaud jailli d'un four de boulanger après une bonne récolte d'été. Rien ne vaut le pain vrai ! Voilà ce qui se répandait de tous côtés. Ne mangez plus ces faux-semblants ! N'avalez plus du vent !

Un silence majestueux régnait sur ces nouveaux repas. On le savoura. On l'analysa. Lentement s'annonçaient les Ateliers du Silence. Les poètes tendaient l'oreille....

QU'EST-CE QUE LA POESIE ?

Qu'est-ce que la poésie ? Chacun dira ce qu'il voudra mais moi je sais surtout ce que la poésie n'est pas : une affaire de médias, un genre culturel un peu artificiel qui rend jolis, qui embellit tous les emmerdements de la vie. La poésie n'est pas, non plus, une façon de dire compliqué ce qui est simple et naturel.. Je ne la vois pas non plus image claire comme une photographie réussie, ou toute noire comme un cliché raté...

On n'en finirait pas de dire tout ce que la poésie n'est pas.

Pour éviter de tourner en rond je m'approche de la chanson. En effet la poésie se faufile souvent dans la chanson. Elle ne remplit pas votre verre. Mais elle inspire le geste de l'échanson qui vous incite à boire.

Grâce à un bel effet muet, dont j'ignore le secret, la poésie fait naître un état de l'âme et ceci rien qu'avec des mots. Un bonheur familial.

Ce bonheur évoque toujours les images pures et les rythmes perçus dans les premiers éblouissements de la vie. Chacun les siens, mais ils sont tous cousins. La blondeur hellène ? les moelleux frémissements du grec ancien ? Ulysse ? Nausicaa ? La poésie est le trésor des humains. J'interpelle les plus anciens.

Alexandrine ? issue toute entière d'un décompte sacré ? Libre ? ligotée de ténébreuse opacité ? La poésie a des formes multiples et c'est une raison de plus de l'aimer.

Son outil est le mot. Outil sacré dont on ne parle jamais assez. La beauté du mot fascine le poète. D'abord le son ! Il se révèle en éblouissante harmonie. On le psalmodie. Mais ensuite il y a le sens que l'on découvre dans toute sa rigueur pour le détourner en perverse préméditation... La beauté des mots est l'arme du poète. Les mots sont la matière première de la musique et des images dont son œuvre est faite. Une œuvre qui va demeurer dans le secret des âmes comme un trésor qui ne se peut voler, ni monnayer, mais au temps de la pleine lune, partager...

Heureux, bienheureux, l'être humain en qui germa ce don obscur qui transforme la vie. Le voici occupé à l'œuvre essentielle. Fou de joie ou triste... effleurant parfois un trésor qui lui échappe... mais toujours habité de cet amour intuitif des choses qui n'ont pas de nom.

“Ce ne sont que des mots” diront les cons. Nous les plaindrons.

Mai 2002

DERRIERE LA FENETRE

Espérant toujours le printemps
comme un beau titre de roman
assise en robe grise
derrière la vitre
elle attend

Sur son châle bariolé
moelleux à souhait
laisse errer sa main
pour ne pas oublier
la précarité d'un destin
à demi effacé

Espérant toujours le printemps
du doigt soulève un pan
du rideau blanc
pour observer
le temps présent
le temps qu'il fait

LE VERRE D'AMOUR

Au moment gris du crépuscule
quand la vie lentement bascule
pour s'immerger en obscurité
mon cœur a soif en secret

Chaque soir à la tombée du jour
je bois un verre d'amour

En sous-sol je tiens cave pleine
de ces tendresses souterraines
dont on ne parle pas
tonnelets ou litrons
tous les crus sont bons

Chaque soir à la tombée du jour
je bois un verre d'amour

On m'enviera peut-être
la chaleur et le bien-être
de ce moment là
même si dans la pénombre
une bouteille éventée
bouchon scellé
reste oubliée

Chaque soir à la tombée du jour
je bois un verre d'amour

La beauté de ma vie entière
tient dans ce verre imaginaire

21 mai 2002

REVE D'AVENIR

L'enfant c'est bien connu se berce d'avenir
au creux de l'oreiller il forge un devenir
utopique et lyrique
hypnotique
c'est ainsi qu'il s'endort

Sommeil de mort
comment se peut-il qu'on t'attrape ?
Il faudrait en finir !
Je m'applique
ingénuement comme un enfant

Au creux de mon oreiller déplumé
je rêve d'aborder un pays sans images
dénué de sens dénué de gens
n'entendant pas le dernier coup qui frappe
ultime mouvement du temps

Je rêve de dormir oubliant d'exister
plongée dans un nébuleux marécage
où gisent en paix étroitement mêlés
ceux que j'ai aimés et ceux qui m'ont blessée
je rêve de laisser un zeste de gaieté
dans l'âme des veilleurs dont l'œil sera mouillé
juste un petit message
en souvenir des bonheurs passés
Quant à ceux dont l'œil effrayé
de tant soudaine immobilité
se détournera je promets
de faire semblant de bouger

Voyez je dors
je suis en paix
sans bien savoir ce qui m'est arrivé

Un oiseau chantera dehors

Septembre 2002

L'ENFANT

Joue immobile contre un sein blanc
Surface pure
où vient frémir en secret
la promesse de l'esprit

Fruit chair nourri de l'odeur de la vie
voici l'enfant

Un gouvernail immense a pris la forme de ma main
pour le commencement du voyage

Une voile géante habitée de tendresse
se gonfle

Mais lentement lentement
l'eau va mettre de la distance
entre moi et mon enfant

C'est ainsi

Assise sur la berge grise
j'agite
une main petite

Mon enfant
qui était si grand
s'éloigne

18 juillet 1985

COMPAGNONS DE SILENCE

Ils sont là
œil sur moi
on ne les entend pas
Muette présence de l'intelligence
ou bien folle évasion de nos prisons

Au repos on ne voit que leur dos
cuir cérémonieux pour les plus sérieux
parfois un peu ennuyeux
mais en solennelle évidence

Nécessaire contrepoison
ici les romans noirs
dépenaillés flétris empilés au hasard
distillant l'infamie
pour tuer l'insomnie

Puis à portée de mains un poète
bien serré entre frère et sœur
se reconnaît à sa couleur
élue pour accoucher le bonheur
dans le cœur de mon cœur

Enfin si vous levez la tête
là-haut sur l'étagère
un philosophe sévère
ébloui d'ombre et de lumière
lourd vantail entrouvert
sur le vaste univers...

On ne les entend pas

Seul un léger froissement de papier caressé
laisse entrevoir les secrets
d'un élu grand ouvert

ZIP ZAP

Zip zap zip zap œil somnolent
arme braquée sur passe-temps
gobe du rut inévitablement

Globe fessu façon tirelire
voici le cul ! allons-nous rire ?

Zip zap zip zap statistiquement
ont fabriqué en série des orgasmes
qui nous sont livrés en gros plans
deux salariés halètent en cadence
gémissent besogneusement
et toujours le combat recommence
dessus dessous trépidant cataplasme
entre vaines intermittences
dénudées de fantasmes

Zip zap zip zap œil somnolent
arme braquée sur passe-temps
voyons ainsi le cul exercer son empire
sur les médias

Zip zap zip zap les acteurs en délire
vont-ils au lit après tout ça ?

ETAT CONTAGIEUX

Fleur de chair en odeur du pays
où grâce à toi je vis aussi
tendre douceur en vis à vis
tu es là et j'aime la vie

Sous le naïf éclat de ton regard
bat gaîment mon cœur de vieillard
il oublie tous les traquenards
du quand il se fait tard

Un temps très long soudain raccourci
illumine mes nostalgies
tu es petit tu grandis tu le dis
et la vie est un paradis

Tu ris alors je ris par contagion physique
et c'est un instant pathétique
un authentique
accord de musique

Mai 2004
A Jean

BORGIA SONG

Princes blancs en palais irradiés au néon
votre règne n'a pas de nom
Princes du stilligoutte et du pèse-poison
vous inoculez dans nos veines
l'argent fou de la pâmoison

La mort s'en va à petits pas comptés
sans qu'on puisse espérer un jour la rencontrer
Condamnés au confort d'une pseudo jeunesse
nous existons selon de formelles promesses
et le vaste horizon d'une infinie vieillesse
en grisaille spécialisée
nous sera proposée
à jamais

Le fric gouverne il est vainqueur
il rythme notre cœur
il dissout nos tumeurs

Assisté dans sa procréation
un œuf humain surgelé
en profondeur de réfrigérateur
tient en réserve une prolongation
du bonheur

Princes du stilligoutte et du pèse-poison
nous vous remercions
pour les futures générations

17 décembre 2003

AQUARELLE

A la fin de la nuit montagnard jaillit de son lit . Derrière la vitre pures cimes sont là dans l'air transparent.

Sous son chapeau blanc montagnard hume le vent, et le voici parti vers le paradis.

Il fait beau. Comme un jeune isard va grimant sur ces flancs où la joie attend.

Marche d'un bon pas. Fera une pause à la fin de l'aurore rose et aussi ce soir tard dans la mélancolie du crépuscule gris.

Corps suant, âme ravie, montagnard savoure ce qu'il nomme la paix de l'homme.

Devient moine soudain, mais sans le latin. En lui monte un psaume que nul n'entend. Un fracas apaisant.

Il faut capter cet instant parfait. Montagnard le sait. Il est prêt.

S'assied sur un rocher. Ouvre un petit carnet. Plonge pinceau dans bouteille d'eau. Caresse sa palette.

Montagnard bel isard lampe du regard la majesté de l'immense beauté.

Bleu, jaune, vert, fin tracé font soudain chanter le papier. Tous les silences mystiques sont fixés à jamais.

La couleur les a mis en musique.

J.R. Juin 2005
A Jacques

Non
je ne veux pas

Attendez-moi ...

Je viens

Attendez-moi
Attendez-moi
Attendez-moi

le non dit
nous unit